

LUDOVIC OBIANG

LA TACHE BLEUE

ET AUTRES NOUVELLES

POSTFACE

PAR

ALAIN SAINT-SAËNS

Presses Universitaires
du Nouveau Monde

2021

Copyright 2021 by Ludovic Obiang.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in the United States by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr

E-mails: punouveau monde@gmail.com; universitypresssouth@gmail.com

Visit our award-winning web pages: www.punouveau monde.com
www.unprsouth.com

Ludovic Obiang.

La tache bleue. Et autres Nouvelles.

Second Edition in French.

308 pages. Postface by Alain Saint-Saëns, Membre Correspondant de l'Académie des Lettres, Brésil (Bahia): 'L'Afrique bleue'.

Front Cover Photo : Camille Obiang (Studio Pierre Copain, Libreville, Gabon).

Art Design : Stan Duchêne.

1. Ludovic Obiang. 2. African Literature. 3. Short Stories. 4. Francophonie.
5. Gabon. 6. Nina Simone. 7. L'Afrique bleue. 8. Arambo River. 9. Libreville.
10. Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-1-937030-55-1 (First US Edition, 2016)

ISBN: 978-9-403645-69-8 (Second European Edition, 2021)

*À Maman la Belle Étoile,
À la Harpe Sacrée de la Vie
Pour l'étincelle divine qu'elle entretient dans nos cœurs,
Afin d'éclairer même les heures les plus sombres.*

‘Mais en fin de compte, toute réelle connaissance technique, scientifique, poussée à son extrémité, entraîne une connaissance profonde de la nature de l’esprit, des ressources du psychisme, introduit à un état supérieur de la conscience. Si, à partir des textes ‘ésotériques’ [...] des hommes ont pu remonter vers ces états supérieurs de la conscience, ils ont, d’une certaine manière, renoué avec la splendeur des civilisations englouties’.

Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, 1960.

‘La peau blanche et la peau noire sont des couleurs de la mort.
La couleur d’avant et la couleur d’après, c’est le bleu’.

Propos d’un initié du Bwiti.

‘Je vois du bleu, du bleu, du bleu. Je suis sur le plancher, mais le tronc redressé. Je peux terminer facilement le mouvement en m’asseyant. Tout est bleu [...] Tout est merveilleux. J’étends le bras et en tournant je décris un cercle autour de moi [...] Je regarde à travers mon cercle blanc, je regarde, et plus de lumière me parvient à travers ce tube, plus de lumière blanche, plus et toujours plus. Encore plus, et encore plus. Je regarde à travers ce rayon de lumière blanche et je sais qu’il est là. Lui, et [...] cette lumière, ce tube, cet immense rayon blanc est bleu au-delà, bleu, BLEU (Et c’est un bleu différent du premier). C’est un bleu pur et propre, transparent, éternel, infini, serein, qui monte, c’est le TOUT! Blanc-bleu qui est la distance sans matérialité, l’énormité sans mesure, l’Univers débarrassé de ses lois. C’était Dieu. Dieu, Dieu’.

Propos d’un patient auquel son psychiatre a administré de l’iboga.

INTRODUCTION

Le recueil de nouvelles intitulé *La tâche bleue* s'est nourri de mes dernières expériences par-delà 'les murs du sommeil'. Conformément à mon souci d'établir une cohérence d'ensemble, les dix nouvelles du recueil, même si elles peuvent trahir des inspirations ou des colorations différentes, ont été réunies dans le but de faire corps. Les deux premières ('Plus jamais ça', 'Signé Chris') avaient été prévues initialement pour le recueil, *Et si les crocodiles pleuraient pour de vrai*, publié en 2006. Elles participent d'un cycle que j'ai appelé 'Le cycle de l'Arambo', avec les figures centrales de la femme fatale – Noire, les yeux naturellement cernés de noir – et celle de l'Arambo, cette rivière qui coule, bordée d'une profonde végétation de bambous de chine.

À l'époque, elles avaient été écartées pour satisfaire aux normes de publication. J'ai donc pris le temps de les relire et de les enrichir en fonction du fil rouge qui établit l'unité du nouveau recueil. Comme je me l'étais imposé dans mes précédents volumes de nouvelles, il s'agissait pour moi de construire une cohérence d'ensemble par la présence de motifs qui se feraient écho à travers les textes, créant ainsi l'impression de situations ou de questions similaires abordées selon des points de vue différents, si bien que chaque texte pourrait représenter une clé pour en comprendre un autre. Mon premier recueil était basé sur des principes comme la gémellité, la femme fatale, la réincarnation et la réparation de la transgression – le secret de famille –. *La tâche bleue* reprend certes certains de ces thèmes, mais les prolonge dans le sens d'une quête, celle d'une alternative au 'monde' d'aujourd'hui,

pouvant reposer soit sur la construction d'une nouvelle Thébaïde ('La remontée du fleuve'), soit sur la conquête de l'au-delà, cet Indicible dont il convient maintenant de fixer les contours ('La face cachée du joueur de harpe').

Au moment où je composais ce recueil, cette logique d'élévation se concentra en un motif central, le bleu indigo, entendu comme la couleur de l'Esprit (de l'élévation et du sublime) et donc revendication particulière de 'l'homme noir' dans sa quête de réhabilitation spirituelle – sans oublier que l'expression 'tache bleue' constitue un clin d'œil à la 'tache noire' de *L'île au trésor*. D'où la nouvelle éponyme, 'La tache bleue', que je rédigeai à partir d'une histoire vraie, le drame d'un ami camerounais résidant en France, victime d'un licenciement abusif, pour ne pas dire raciste, de la part d'Air France. On y distinguera en filigrane les traces d'une biographie fictionnelle d'une célèbre romancière et dramaturge africaine, justifiant l'évocation de 'trois femmes puissantes', trois grandes figures de la 'négritude féminine', parmi lesquelles Ourika, la Sénégalaise, et Sœur Bakhita, l'Ougandaise.

À moins que le recueil tout entier n'ait été qu'un simple prétexte pour rêver à un monde chimérique, où sentiment et chevaleresque auraient encore leur place ('Le survivant de Blavis'). N'est-ce pas là en fait l'une des missions régaliennes de la littérature que de nous rattacher à tout ce qui existe de plus noble en nous, par-delà la déliquescence qui affecte notre quotidien ('Un arbre en travers de la route', 'L'exilé des hautes futaies') ?

Ludovic Obiang

PLUS JAMAIS ÇA !

*À Lise-Carmen et à Isabelle Mbore.
Aux amours interdites et aux fruits défendus.*

‘Au moment de partir, elle avait jeté par hasard un coup d’œil sur la maison. A l’une des fenêtres de la bibliothèque d’Edward, elle avait aperçu un visage presque aussitôt retiré, un visage exprimant un abattement et un désespoir profonds. Chose incroyable, c’était celui d’Asenath, et pourtant la visiteuse aurait juré qu’à cet instant elle avait vu les yeux tristes du pauvre Edward’.

H.P. Lovecraft, *Le monstre sur le seuil et autres nouvelles*,
Weird Tales (janvier 1937)

‘Non, Alban, ne t’en va pas ! Attends-moi, s’il te plaît, attends-moi ! Alban ! ’ Elle avait hurlé son nom comme à la mort, alors qu’elle dévalait les marches qui descendaient jusqu’au quai B. Elle avait hurlé son nom pour parcourir en un éclair les quelques mètres qui les séparaient. Et maintenant, elle hurlait son nom en l’étreignant, le front soudé contre sa chemise, comme pour essuyer les larmes qui l’aveuglaient. Elle le serrait fort, menaçant de les faire basculer tous deux et de les précipiter au bas de la plateforme du quai. Il la contrôla à grand-peine et la ramena doucement mais fermement en arrière, derrière la ligne jaune de sécurité. L’empressant de parler. Le train allait entrer en gare. L’escale serait très brève. Mais, pour le projet qu’ils avaient caressé ensemble, pour les illusions qu’ils avaient partagées, il voulait encore l’écouter, même en un trait, même en quelques mots jaillis d’un souffle saccadé. Qu’avait-elle à lui dire ? Il fallait faire vite...

‘Ne t’en va pas, s’il te plaît !’ Encore ! Elle ne savait plus dire autre chose ! Qu’il reste ? C’était hors de question ; elle le

savait bien. S'il précipitait son départ, c'était de sa faute à elle. Il n'avait plus rien à faire là, dans ce trou perdu, auquel il s'était pourtant juré de prêter un lustre. Les Pierre et Marie Curie de l'habitat, le génial couple d'architectes qui allaient révolutionner le logement économique, c'était fini ! Le rêve d'une cité en bambou au milieu de la forêt, celui de cabanes d'hôtes juchées sur le faite surélevé des arbres, comme un pied de nez au gigantisme de béton, aux tours d'aluminium et de vitres, s'était envolé. Il fallait se réveiller à la réalité torve et à la banalité des trahisons féminines.

Ayant fait ses adieux à cette brousse, tout le ramenait à la Ville. Il voulait se relancer, redonner à sa vie le sens qui l'avait fui depuis. Un mois tout juste, depuis qu'elle lui avait tourné le dos. Aussi brutalement qu'elle lui revenait aujourd'hui. Comme un volet rabattu par la tornade. Mais que lui était-il arrivé ? Elle ne parlait pas ? Avait-elle perdu la voix ? Il allait partir. 'Eh bien, partons ensemble, à la Ville, j'appellerai Papa de là-bas. Je lui dirai que je suis avec toi. J'aimerai prendre du recul. Il comprendra. Je pense même qu'il appréciera...' Mais pourquoi ? Pourquoi changer d'avis comme on change de tee-shirts et de teintes aussi disparates ? Elle lui avait asséné, il y avait à peine une heure, que plus rien n'était valable de leurs anciens accords. Ça n'avait été qu'élucubrations, délires de jeunesse, songes éveillés. Elle avait trouvé mieux, bien plus qu'une simple fredaine... Elle s'était enfin trouvée... Il n'était plus question d'espérer... Elle en aimait un autre, quelqu'un digne de son amour... Elle allait s'offrir à lui... Elle avait enfin trouvé celui qu'elle attendait depuis si longtemps, l'homme de ses vœux les plus intimes, l'Homme, le Vrai... L'Ami qui lui avait toujours manqué, le Père qu'elle avait perdu...

Car elle ne reconnaissait plus en ce ‘gouverneur’ de pacotille, en ce politicien véreux, pansu, obséquieux avec ses supérieurs et cruel avec ses administrés, le courageux forestier qui n’avait pas craint d’imposer à la concurrence étrangère les règles d’une foresterie équitable et durable. Il avait tout abandonné depuis, troqué ses bottes et son treillis, ses idéaux et ses arbres, ses bureaux et ses entrepôts, toute une cité de chalets rouges rongés par les termites et l’usure des éléments, pour embrasser le costume cravate et l’enrichissement facile de la crapulerie politique. ‘Plus de boulanger’, avait chanté le poète, ‘il est presque député’. Il n’en avait été que plus dur d’oreille lorsque sa fille lui était revenue d’Europe, son diplôme d’architecte en main, la tête pleine de slogans gauchistes, clamant haut et fort qu’elle allait révolutionner le logement, mettre à la portée de chaque foyer gabonais des maisons économiques en bambou, au modèle de l’ingénieuse paysannerie asiatique, et à des prix défiant toute concurrence – c’est-à-dire celle de la société immobilière dont son père était actionnaire !

Pour éviter le clash, il avait fait mine d’écouter sa fille, de l’encourager, d’être enthousiaste même, comme aux temps de son enfance, où il l’élevait seul dans le chalet principal, l’associant à ses moindres projets, à ses moindres aspirations, mais dans son dos, il avait multiplié les mesures dissuasives – pesanteurs administratives et manœuvres procédurières –, les stratégies dilatoires en espérant qu’elle finirait par se lasser et qu’elle rentrerait enfin dans les rangs. On lui trouverait aisément un poste au Ministère des Travaux Publics ou à la Société Nationale Immobilière, si elle s’accrochait à son architecture ; sinon un fauteuil d’ambassadrice était envisageable, si elle

acceptait de penser comme tout le monde, en mettant l'argent et le pouvoir au-dessus de tout.

Ecœurée par tant de vénalité, elle était partie vers cet Homme, enfiévrée du sacrifice qu'elle lui offrirait, celui de son corps juvénile et tendre, encore inexploré... Pour surgir, l'instant d'après, telle une démente, la larme aux cils, disant qu'elle le suivrait, lui Alban, le pauvre imberbe, partout où il le souhaiterait. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il ne comprenait pas. Non, il ne comprenait vraiment pas. Elle devait parler, mais faire vite, car le train était annoncé. Il entrerait bientôt en gare. 'L'homme... Tu sais, celui dont je t'ai parlé, il faut que je te dise, c'est... Tu sais... C'est Pythagore... Enfin... Monsieur Allou, Allou Mba...'

Non, non, incroyable ! Monsieur Allou, le prof de maths, l'écolo du dimanche, une sorte d'original, hippie raté, rasta à la manque, le haut du crâne entièrement glabre avec des touffes de cheveux sur les tempes, que son entêtement et son esprit réfractaire avaient conduit d'affectation disciplinaire en affectation disciplinaire jusqu'à ce bourg de province où il avait échoué sans gloire ni fracas, au milieu d'un amoncellement de feuilles noircies. Géant solitaire, il avait entraîné dans sa chute une jeune pousse en guise d'épouse, une rumeur sulfureuse qui avait largement contribué à colporter sa disgrâce, une lycéenne dont il aurait abusé et qui l'aurait suivi dans sa dégringolade, comme un reproche vivant accroché à sa conscience, témoignage inflexible de sa félonie. Du viol était née une enfant, une jolie fillette dont le sort avait été scellé sur l'autel de la sacro-sainte bienséance.

Les parents échaudés n'avaient rien voulu entendre, rien voulu négocier, rien voulu concéder qui eût pu écorner leur réputation. Ils s'étaient emparés de leur 'petite fille' et l'avaient

cédée, via une Congrégation de religieuses, à un forestier de province qui venait de perdre et sa femme morte en couche et l'avorton qui n'avait pu être sauvé. Quant à leur dévoyée de 'fille', ils l'avaient condamnée à un mariage inique avec l'homme qui lui avait enlevé sa virginité, multipliant par la suite les humiliations et les vexations, au point que le couple maudit avait dû se résoudre à rompre toute relation avec la famille. Elle avait ainsi grandi comme une paria, réduite à attendre affection et compréhension du bourreau qui lui avait retiré son honneur en même temps que sa candeur.

Alban ne la connaissait que de loin, car elle vivait presque en recluse, pour ainsi dire dans l'ombre de son mari, mais, à son appréciation personnelle, l'adolescente violentée de naguère s'était muée en une belle femme altière, à l'abondante chevelure prématurément blanchie, qu'elle contenait en grosses nattes en coques qui tombaient lourdement sur ses épaules. Les grands yeux naturellement soulignés de noir, le front chargé d'expérience et de sagacité, elle allait toujours vêtue d'une longue robe aux motifs végétaux qui donnait l'impression d'accentuer sa haute taille. Avaient-ils eu d'autres enfants ? Rien ne le laissait paraître, mais leur train de vie économe et réglé les désignait comme des personnes habituées au sacrifice de toute superfluité. En tous les cas, liés l'un à l'autre par un destin tragique, ils semblaient ne faire qu'un, vivant à la lisière des humains, dans une des villas désaffectées de l'ancienne cité forestière que le tout-puissant gouverneur leur avait cédée non sans mal, et qui retentissait, d'aussi loin qu'on pouvait l'apercevoir, de l'agitation d'un bricolage ininterrompu. A défaut de les avoir rendus amoureux l'un de l'autre, le croisement de leurs mauvaises fortunes les avait

incontestablement unis, au point de les rendre inséparables. Quelle idée de s'immiscer entre eux?

‘Mais justement, c’est ce dont je veux te parler, ils sont indissociables. Tu ne crois pas si bien dire. Si tu pouvais savoir...’ Où voulait-elle en venir ? Son essoufflement n’arrangeait pas les choses. Elle allait trop vite pour lui, il fallait qu’elle soit plus claire. Qu’elle parle vite, mais de façon audible et sans tournures, parce que le train était là. Il arrivait d’Ebel, à une station de là. En outre, avec cette pluie qui commençait... La rosée en plus des larmes... Non, ça n’arrangeait pas les choses. ‘Écoute-moi, cette histoire, elle est grave, de la sorcellerie. Si je t’ai rejeté, si je t’ai demandé... d’aller te... Si j’ai prétendu ne plus vouloir de toi, ne plus rien avoir à en cirer avec... C’est parce que je voulais me déclarer à ... Monsieur Allou...’ Elle l’aurait appelé par son prénom... Déjà... ‘Non, pas d’insinuation, s’il te plaît... C’est un monsieur bien, un vrai... père... Le reste, c’est de ma faute, entièrement de ma faute...’

Elle pleurait de plus belle, et redoublait de larmes. Et le train qui approchait ! Il ne stationnait que quelques minutes. Elle devait tout dire, pour espérer l’attendrir. Quant à l’emmener avec lui... Impensable. ‘Il ne m’a pas fait d’avances, la folle, l’écervelée, c’est moi, crois-moi. Je suis une traînée, une traînée... Je suis souillée, souillée ! J’ai parfois de ces idées, quel délire !’ Là, elle abusait un peu. Elle était peut-être un peu vive, trop émotive, pétulante comme un papillon ivre. Folle oui, mais pas une traînée. ‘Non, toujours ta gentillesse, mais je n’appelle pas autrement une jeune femme qui s’introduit dans la voiture d’un homme susceptible d’être... son père... Je me suis glissée à l’intérieur à quelques minutes de son départ pour la ville’.

Il s'y rendait effectivement au moins une fois par mois, pour donner quelques cours à la faculté, vérifier sa boîte aux lettres, faire quelques emplettes et saluer d'anciens amis. Elle en savait des choses ! Sauf à garder la prudence ! Dans cette brouette ! Quel risque ! Ce teuf-teuf aux roues lisses comme une patinoire, cette guimbarde rouge qui tenait péniblement les virages et menaçait de basculer à tout moment dans le décor ! Il frissonnait en pensant aux ravins garnis d'arbres géants, tellement haut que leurs cimes en tapissaient les abords des routes et qu'on pouvait apercevoir des faciès de singes trouant de temps en temps les feuillages.

'Je devais rester cachée aussi longtemps qu'il roulerait en terrain dégagé. Une fois lancé sur la piste de forêt, je pouvais me montrer sans craindre qu'il ne me ramenât à la maison. Mais quand j'ai surgi de la banquette arrière, aussi anxieuse de mon audace, que j'étais avide de lire sa surprise... Imagine le choc en retour... Même si j'aurais dû m'y attendre... C'était fort... Trop fort... Mais j'ai brûlé les étapes... Ça ne date pas d'aujourd'hui. C'est ainsi depuis près d'un mois, depuis qu'il m'a sortie d'une mauvaise passe... Tu te souviens de mon impatience les premiers jours, comment je voulais hâter les choses, brasser tous les préalables, culbuter tous les obstacles... Vous étiez, papa et toi, toujours à me refréner, à me raisonner, au point qu'un jour, une fin d'après-midi, je n'ai pu en supporter davantage et j'ai décidé d'aller toute seule dans la brousse, m'enquérir moi-même de la qualité du bambou. Papa n'a rien fait pour me retenir et toi, tu hésitais, comme toujours, entre nous deux. Je n'avais pas fait trois pas dans les fourrés, que j'avais déjà regretté mon entêtement. Or, tu me connais, je déteste perdre la face... Je n'allais pas rebrousser chemin. Mais à peine voulais-je m'enfoncer dans le sentier qui s'ouvrait

devant moi qu'une voix m'interpella, avec force : ' Mam'zelle, Mam'zelle !'

'Je me retourne, tout de suite alarmée, pour me trouver face à... l'homme des bois... Monsieur Allou ! Le poil en broussaille, le vêtement un peu délavé mais propre, avec une sorte de distinction, comme un gentilhomme sur le retour. Il me considère avec des yeux très doux, presque tendres. Ceux d'un satyre en mal d'affection ? Malgré mon air outré, il ne se laisse pas démonter'. 'Mam'zelle, vous cherchez probablement la forêt de bambous. À votre place je n'irais pas seule. La brousse n'est romantique qu'à travers l'œil d'une caméra. Dans la réalité, c'est une tourbe de tous les dangers. Moi-même, je ne me risque jamais dans ses méandres, sans être accompagné ou solidement armé. La matinée est déjà avancée et, sous l'ombre des bambous, le soir est vite tombé. A votre place, je ferais demi-tour. La même variété de bambou pousse à un pas de ma maison. Vous pourriez l'examiner tout votre soûl, sans craindre de mauvaise rencontre. Croyez moi, dans la forêt, les gens ne sont pas ceux que vous croyez et vous pourriez vivre des surprises terribles quand tombe le masque de l'ami''.

'Il s'exprimait avec beaucoup de conviction, le visage fendu d'un petit sourire qui semblait se jouer de mon anxiété. J'ai examiné ma position et je lui ai donné raison ; il valait mieux le suivre. Mis à part le viol sordide qui lui était attribué, et les réserves liées à son comportement d'anarchiste, il n'avait pas mauvaise réputation. Et si les abords de sa maison étaient réputés pour leurs extravagances, ils étaient plus sûrs et mieux fréquentés que la brousse où je voulais m'aventurer. Je lui ai donc emboîté le pas. Il m'a montré les bambous qui croissaient paisiblement à quelques pas de sa concession, au cœur de l'ancienne cité forestière, abandonnée par ses premiers

locataires. Ils étaient effectivement beaux et robustes, à même de supporter un traitement de longue durée. Il m'a laissé les examiner tout mon loisir, alors qu'il se laissait choir à l'ombre d'un manguier nain, se contentant de me suivre du coin de l'œil, quand il n'avait pas le nez dans ses équations. Un moment, du fait de la distance qui nous séparait, conjuguée à la réverbération du soleil mourant, j'ai eu l'impression que la peau de son visage prenait une teinte bleue transparente, que ses cheveux enflaient au point de se répandre autour de ses épaules et de recouvrir tout son corps. Mais il me suffit d'un regard plus appuyé pour que la vraie image revînt, celle d'un mathématicien de génie au crâne chauve, noyé dans ses suites algébriques.

Puis, j'ai voulu m'enquérir de sa femme, mais j'ai eu peur de commettre une maladresse. De toute façon, vu leur intimité proverbiale, elle ne devait pas être loin. Une fois satisfaite de mon inspection, j'ai voulu rentrer à la maison. Il m'a proposé de me raccompagner au 'gouvernorat', pour être certain que je ne ferais plus de 'folie'. A quelques mètres du portail, nous sommes tombés sur ma cousine Bella, la secrétaire de papa, qui s'est presque récréée de nous voir ensemble ! Manifestement, elle ne concevait pas cette alliance inédite. Monsieur Allou, lui, ne demandait pas mieux que de me confier à l'un des miens. Quand il a vu Bella m'arracher de sa tutelle, il a tourné le dos après un bref bonsoir et s'est précipité à quelques pas de là, vers la concession du vieux Zé Medang, l'ancien garde-chasse, l'un des premiers associés de papa, aux temps épiques de la foresterie. C'était l'une des rares concessions, sinon la seule, où il se montrait ostensiblement et donnait l'impression de se sentir à l'aise. Tu le sais, non ?'

Comme tout le monde, je m'étais ému de l'intérêt que Pythagore portait au vieux notable, alors qu'il n'y avait là rien que de très normal : tous les deux vivaient dans les étoiles. Après sa retraite comme agent des Eaux et Forêts, Zé Medang s'était associé à l'actuel gouverneur, qui n'était alors qu'un forestier en herbe, le faisant profiter de sa connaissance des arbres, de sa maîtrise des environs et même d'une grosse partie de son capital retraite. Si bien que lorsque le forestier avait commencé à lorgner vers l'eldorado politique, l'ancien garde-chasse s'était senti trahi, lésé, au point que leur confrontation avait failli tourner au pugilat et au massacre à la tronçonneuse. Finalement, les deux associés s'étaient séparés sur des arrangements dont eux seuls connaissaient la teneur, mais qui étaient suffisamment fermes pour que, plusieurs années après leur séparation, le garde-chasse fût l'une des rares personnes que le gouverneur traitât avec respect, sinon estime.

On disait qu'à défaut de rentrer dans son capital, ne parlons même pas de ses bénéfices, il avait pu obtenir du Gouverneur la propriété d'une presque île déserte où il se rendait aussi souvent que le temps et l'éducation de ses enfants le lui permettaient. Il y passait son temps à des activités diverses, domestiques, vivrières ou artisanales, mais surtout en méditations sur un avenir de plus en plus incertain. Ses enfants l'avaient quitté les uns après les autres, préférant le 'tiens' de l'Europe aux 'tu l'auras' d'une île qui avaient englouti les maigres subsides et les forces de leurs parents. Ils n'avaient jamais pu comprendre l'acharnement de leur père à coloniser un îlot désert, ceinturé par les rapides et les crocodiles, alors que tant de choses restaient à faire sur la terre civilisée.

Ils étaient partis à la queue leu leu, prenant prétexte de leur majorité pour fouler aux pieds le sacro-saint devoir

d'obéissance qui les contraignait naguère à accompagner leur père dans ses pérégrinations. Cette défection l'avait rendu amer et il passait depuis pour un personnage bougon, retiré, taciturne, jusqu'à l'arrivée de Pythagore dont les billevesées avaient agi comme de l'huile sur le feu de ses anciennes lubies. Il l'avait spontanément adopté et lui avait ouvert sa concession comme à l'enfant prodigue revenu sur ses pas. Il ne se passait pas un jour sans que les deux complices ne partageassent une bonbonne de vin de palme, et pas une semaine sans qu'ils ne se rendissent ensemble sur l'île. C'était donc tout naturellement que l'enseignant était entré dans la concession de son nouveau mentor, comme une opportunité que lui aurait offerte le hasard.

‘Certes. Mais j'étais sûre qu'il était seul et que...’ Quoi, quoi ? Que voulait-elle dire, pourquoi s'arrêtait-elle à chaque fois ? Qu'elle se dépêche un peu, il était déjà tout trempé ! ‘C'est difficile à dire, est-ce que tu va me croire ? J'étais sûre que c'était lui... J'ai voulu lui exprimer ma reconnaissance, ne pas lui laisser l'impression d'une gamine ingrate, d'une enfant gâtée ou d'une étrangère influençable qui aurait prêté foi aux ragots du village. J'ai repoussé les bras de Bella et j'ai suivi le prof dans la concession. Je voulais lui parler. Seulement lui parler, tu comprends. Je voulais lui dire combien j'avais apprécié sa prévenance ; il m'avait peut-être sauvé la vie... Je voulais le rassurer, lui apporter mon soutien. Lui dire que je partageais ses idées, son refus des compromis, sa décontraction et son absence de rancœur malgré la persécution silencieuse. Je voulais l'associer à mon projet qui rejoignait ses convictions, son respect de la nature, son amour des hommes. Je voulais lui dire tout ça, mais quand j'ai pénétré dans la cour, qui vis-je ? Tu n'imagineras jamais : c'était... sa femme. Elle était assise devant la cuisine, dans l'encadrement de la porte, au milieu des

autres femmes. Elle m'a regardée de ses grands yeux noirs, d'un air tout sauf hostile, au contraire, comme si elle s'attendait à me voir, semblant m'accueillir et m'inviter à avancer'.

Où était le problème ? L'homme était venu rejoindre son épouse et s'était retiré un moment dans le corps de garde ou derrière la haie des bananiers... 'C'est ce que j'ai d'abord pensé. Je suis restée un moment dans la cour, pour voir s'il ne revenait pas. Rien. Au risque d'en paraître ridicule ou d'attirer les soupçons. Je m'apprêtais à demander à un enfant qui rôdait par là s'il n'avait pas vu entrer un monsieur en... quand je m'aperçois que la dame portait une grande robe taillée exactement dans le même batik que la tunique de son mari. Simple coïncidence ? J'ai préféré revenir prudemment sur mes pas et rentrer chez moi. Quelques jours après, j'ai tout fait pour me retrouver de nouveau seul avec lui. Je me suis mise à l'épier, à surveiller ses faits et gestes, ses habitudes et ses penchants manifestes. J'ai ainsi appris qu'avec son compère de garde-chasse, ils affectionnaient les longues parties de pêche en pirogue, dans les dédales des palétuviers, parties qui s'achevaient le plus souvent sur l'île.

Ils partaient dès les premières lueurs de l'aube et ne rentraient que le soir, aux derniers feux du crépuscule, à moins qu'ils n'y restassent pour la nuit. Les mauvaises langues n'avaient pas tardé à affirmer qu'en fait de poissons, le vieux garde-chasse – un petit homme sec au crâne chenu et aux yeux redevenus rieurs – et le professeur – son nouvel héritier – passaient la journée à tirer les plans d'une nouvelle nation carnavalesque. Les mêmes témoins assuraient qu'ils organisaient des formes de sabbats apocalyptiques au sein desquels, vêtus de grandes robes bleues, ils passaient la nuit à tourner sur eux-mêmes comme des derviches, au son d'une

harpe géante maculée de bleue et d'ocre, dont on ne voyait pas le musicien. Les plus avancés disaient que ce dernier était une émanation d'Ekang Ngoua, le célèbre réformiste qui était mort pour avoir voulu fusionner en une seule doctrine l'ensemble des branches rebelles du bwiti.

Un matin, je m'arrangeai pour me trouver au débarcadère, feignant de solliciter leur concours et leur logistique, afin de reconnaître si possible d'autres sites à bambous. En fait, j'escomptais le refus de Monsieur Allou et j'avais prévu à un moment de me laisser tomber dans l'eau pour le forcer à me secourir. Je me voyais déjà dans ses bras, tandis qu'il me tirait fiévreusement hors de l'eau et me transportait hâtivement mais tendrement sur la rive. Tout arriva exactement comme je l'avais prévu, sauf que... Lorsqu'il m'a rattrapé vivement par le poignet... Au lieu d'une main ferme, rugueuse et virile, j'ai senti une main... douce, chaude et pulpeuse à la fois. Ah ! J'ouvre les yeux, interloquée : nouveau choc ! C'était sa femme, elle me regardait avec des yeux rieurs, ses grands yeux de biche, naturellement cernés de noir, et profonds comme des abîmes. Elle m'a dit avec une sorte de sourire : 'Assengone, Assengone' – Elle savait donc mon nom ? – 'tu vas prendre froid'. J'avais honte, tellement honte que j'ai préféré quitter l'endroit. Non sans me retourner une dernière fois : le petit homme vérifiait ses lignes sur la berge et la femme était debout près de la pirogue... Les jambes à moitié dans l'eau. Svelte et silencieuse, elle me regardait partir ; elle portait exactement le même tissu que son mari... Là, j'ai eu peur'.

C'était quoi cette histoire ? Que voulait-elle dire ? Un homme pouvait-il se transformer en femme ? Cet homme un peu austère, raide et chauve, se muer en cette femme majestueuse, parée de toutes les grâces... Était-elle sûre d'avoir

suivi le prof ? La femme l'avait peut-être remplacé dans la pénombre encore épaisse ? Elle avait pu les confondre... 'Soit, soit, mais comment expliquer l'affaire d'aujourd'hui... Monsieur Allou était monté dans sa voiture en plein jour. Je ne pouvais pas me tromper. Seul. Il avait parlé à quelques personnes en traversant la ville. C'était bien sa voix. Je pensais me débusquer après quelques kilomètres, pour lui avouer mon amour, lui dire que je venais de quitter mon compagnon et partenaire, une liaison débutée en première année d'architecture, le seul garçon qui m'avait supportée jusque-là, malgré mes caprices et les rebuffades de mon père. Je voulais le lui dire, lui dire que je lui appartenais, que j'avais attendu toute ma vie un homme comme lui, un dur, un vrai, pas un jeune architecte encore boutonneux. Mais quand je pointai le nez dehors, tu ne peux pas imaginer, c'était...'

La femme ? Encore ! Mais comment faisait-elle ? 'Là, je n'ai pas voulu savoir, tellement j'en avais ma claque. Au lieu de me faire toute petite, je suis montée sur mes ergots et lui ai demandé : 'Mais enfin, dites-moi, quoi, vous avez un moteur pour deux ?' Pas possible, quel culot ! De l'Assengone toute crachée. Elle aurait pu se faire agresser... Que la femme soit une sorcière ou pas... 'Au contraire, elle m'a regardée avec une sorte de tendresse, comme si elle lisait dans mon cœur, avant de me dire... Tu sais quoi ?' Non, non, je ne pouvais pas imaginer, mais ça devait être suffisamment percutant pour remuer son cœur d'artichaut, et la faire courir jusqu'à la gare à la poursuite du premier train. Celui qui allait justement partir. Le chef de gare avait sifflé.

'Elle m'a dit : 'Ce n'est valable que pour toi, ma fille. Je suis la principale personne que tu ne pourras jamais voir comme un homme. Tu comprends ?' Elle disait cela, et ses yeux se

rapprochaient de mon visage au point de paraître un miroir où je voyais se mirer... le mien. Quoi ? En un éclair, elle a tout saisi, au point de se sentir défaillir... Elle nage en plein cauchemar. Sortir de cette voiture, au plus vite... Courir, courir à en perdre haleine, arrêter une voiture au hasard, peut-être la même voiture rouge qui la poursuivait, ou un gros camion qui venait de la ville, s'y engouffrer sans vouloir regarder derrière et demander en un souffle si le chauffeur pouvait la déposer à la gare, sinon près de la gare, en tous les cas, le plus loin possible de cet endroit.

Il lui fallait retrouver Alban, son Alban qui s'en allait pour la ville. Elle voulait, s'il en était encore temps, embarquer avec lui, mettre entre cette brousse et elle la distance bienheureuse de l'oubli, refouler au fond d'elle-même la pensée impie, l'éventualité vertigineuse, étouffer l'histoire qui se profilait, épaisse et touffue comme l'enchevêtrement de ronces qui l'entourait, le jeu des alliances et des mésalliances, l'acte d'amour qui surpassait tout, toutes les médisances, toutes les ignominies, toutes les mesquineries, pour triompher par le pur sacrifice, deux existences vouées à l'anonymat pour protéger la croissance harmonieuse d'une enfant. Elle ne voulait pas en savoir plus, pour avoir la force de partir, attendre que le tourbillon se tassât et que le recul du temps lui permît de voir plus clair, lui ouvrît les yeux sur... Une vérité encore insupportable...

Malgré la calvitie et l'obstacle du rang social, la ressemblance était manifeste, étonnante, au point d'avoir aveuglé tous ceux qui n'étaient pas dans la confiance. Il suffisait de confronter les tailles et les corpulences, d'opposer la sveltesse du couple aux rondeurs du gouverneur, la beauté ténébreuse des uns et le teint sanguin couperosé de l'autre. Il

suffisait de revoir chez Assengone, les yeux soulignés de noir et la lourde chevelure juvénile entrecoupée de quelques fils blancs précoces – qu'elle devait à sa mère –, sans parler de la générosité et des idéaux chevaleresques – qu'elle avait hérités de son père –. Je compris alors combien l'acte de voir était un acte d'intellection, de représentation et de sélection ; nous ne voyions que ce que nous voulions voir ou ce qu'il nous était permis de voir. Il n'y avait pas de réalité en soi, nous donnions à nos perceptions le cours et l'habillage de notre choix, de notre éducation, de notre mythologie personnelle ou collective, consciente ou larvée. Mais, trêve de philosophie, le train allait partir.

Ils eurent tout juste le temps de s'accrocher l'un à l'autre pour sauter ensemble dans le compartiment. Dans leur élan, ils loupèrent la marche intérieure et se retrouvèrent par terre, toujours enlacés, roulant au milieu d'une forêt de jambes et de huées. Mais ils s'en moquaient bien, car ils s'étaient retrouvés. Dehors, appuyée contre la rambarde supérieure du quai B, un couple avait suivi toute la scène, tels des abonnés installés dans une loge. Deux silhouettes sveltes et hiératiques : l'homme impassible, derrière ses lunettes teintées, et la dame, un mince sourire aux lèvres, dans une longue robe aux motifs végétaux qui rehaussait son port altier, alors que ses yeux, légèrement humectés comme une nuit teintée d'étoiles, semblaient un énorme tunnel éclairé de lumignons, dans lequel le train lentement s'engloutissait.

SIGNÉ CHRIS

‘Voilà un kriss malais dont la lame ondule comme une flamme ; regardez ces rainures pour égoutter le sang, ces dentelures pratiquées en sens inverse pour arracher les entrailles en retirant le poignard ; c’est une arme féroce, d’un beau caractère et qui ferait très bien dans votre trophée’.

Théophile Gautier, *Le pied de momie,*
Contes étrangers (1835)

Le petit aéroport de Koulamoutou fourmillait de monde, comme à chaque arrivée d’un vol de la compagnie Air Gabon en provenance de la Capitale. Mbira, qui avait pu se glisser jusqu’au bas de la passerelle, surveillait le flot continu de passagers, détendus ou empressés, suivant leurs intentions d’après, mais pas de Popaul dans les rangs. Il lui avait encore fait faux bond. Une fois de plus. Mais qu’est-ce qui lui arrivait ? Ça faisait déjà trois semaines qu’il avait disparu, alors qu’il n’était parti que pour trois jours. Trois jours, l’intervalle entre deux vols retours, le mardi et le samedi. Mbira avait attendu Popaul au rythme des deux arrivées par semaine, et ça faisait maintenant trois semaines qu’il était parti. Et rien, toujours rien jusqu’à présent, pas une lettre, ni un petit mot qu’il aurait confié à un ami, à un parent, un petit mot pour Mbira, le pote du quartier Bananas au centre de Koulamoutou.

A moins que Popaul ne l’ait fait, qu’il ait confié le mot à quelqu’un, et que cette personne ne se soit trompée, ou n’ait pu retrouver Mbira... Impossible ! Qui ne connaissait pas Mbira ici, à Koulamoutou, Mbira le professeur chaleureux, amoureux de porc-épic fumé arrosé de vin de palme ? Non, c’était impossible, sauf si la personne avait... Sciemment... Non, c’était impensable... Que quelqu’un ait pu faire ça ! Garder le

mot pour soi ! Et Mbira qui était peut-être là-bas, à Libreville, certain que ses potes avaient l'information et qu'ils l'attendaient patiemment, en toute confiance. Mbira qui se tuait sûrement pour eux, pour réussir sa mission – qui n'était pas facile – tandis que les autres, restés peinairement au quartier, insoucieux de ses souffrances, se contentaient de le maudire, alors qu'il prenait tous les coups. Non, non, il fallait être patient.

Mais, en admettant qu'il eût écrit, il pouvait tout aussi bien appeler, c'était encore plus simple. Voyons ! Un seul coup de fil, et sur une ligne directe en plus. Mbira se rengorgea à l'idée : il était l'un des rares habitants du quartier à avoir le téléphone à domicile. Les autres se faisaient plumer chez Traoré le 'Malien' du coin. 400 CFA pour une minute geignarde que l'usurier chronométrait sur sa camelote déréglée. Seulement, Popaul n'avait pas appelé. Ça commençait à bien faire. Il était parti en disant qu'une seule semaine lui suffirait, il réglerait ça rapidement et rentrerait par l'avion de samedi. Samedi avait passé, pas de Popaul. Mbira l'avait attendu le mardi suivant, en vain, et le samedi d'après aussi, mais toujours pas de Popaul à la descente d'avion, seulement ce flot de passagers, empressés ou souriants, suivant leur programme d'après.

Parmi eux, Mbira avait reconnu quelques habitués, quelques amis, des frères même, qu'il avait étreints distraitemment en leur demandant s'ils n'avaient pas vu Popaul, à Libreville. 'Comment ? Popaul était à Libreville ? Il aurait pu passer à la maison !' Non, ils ne l'avaient pas vu, il ne s'était présenté chez personne, n'avait même pas appelé. Alors cette fois, Mbira commença à s'inquiéter sérieusement. Un peu plus même que Bignoumba, la propre épouse de Popaul, qui pensait, elle, que son bandit de mari s'était simplement encanaillé. Il avait dû s'attraper une copine là-bas, comme elle le connaissait,

une ‘Katangaise’, quelque part dans un de ces ‘bistrots’ de la capitale qui poussaient plus vite que les maisons. Mais ce n’était pas une raison pour abandonner les amis, surtout s’ils t’avaient confié une mission, une mission au nom de toute l’équipe, de toute la bande de copains. Ce n’était pas sérieux de sa part. Ce Popaul...

Ah, le voilà ! Enfin ! Ce n’était pas lui ? Là ? Non, ce n’était pas lui. Dommage ! Mbira avait vraiment cru... Ce type ressemblait à Popaul comme son jumeau ! Et si... Non, Popaul ne pouvait pas rentrer incognito au quartier, avec l’argent... Le produit de la... Pêche... C’est ça, de la pêche... Il ne fallait pas prononcer le vrai nom, ça pouvait porter malheur... Non, pour revenir à l’idée précédente, Popaul ne pouvait pas rentrer à Koulamoutou et se cacher de ses frères... Où se serait-il dissimulé d’ailleurs assez loin et assez longtemps pour ne pas être découvert ? On aurait simplement promené une dame-jeanne de vin de palme sur la route et il aurait jailli des buissons. Impossible, Popaul était encore à Libreville, et menaçait d’y rester.

Ebranlé par cette idée, Mbira regagna le hall de l’aéroport, malodorant et terne, comme une cage de cochons d’Inde. Il continuait de regarder autour de lui, espérant que... Par distraction... Non plus. L’hôtesse de l’air à la descente lui avait sèchement répondu : il n’y avait plus de passagers dans l’avion, plus personne ! Tout le monde était descendu ! Popaul l’attendait peut-être dans le hall, il s’était peut-être glissé parmi les tout premiers passagers. Mbira, ému à l’idée de le revoir, ne l’avait peut-être pas reconnu. Ou bien Popaul s’était-il transformé, métamorphosé. Il revenait avec l’arge... Avec quelque chose qui allait changer leur vie, ou qui avait déjà changé la sienne. Il était si bien sapé que Mbira ne l’avait pas

reconnu. Ou bien il était dans cette délégation que les hôtessees avaient accompagnée jusqu'au hall... C'était sûr, sûr, c'est pour ça que Mbira ne l'avait pas vu ! Vite au parking ! Mais Mbira arrivait trop tard, la délégation était déjà partie. Popaul était déjà au quartier, il était déjà chez lui. Un bagagiste ramena Mbira tout de suite sur terre. Non, la délégation n'était pas allée au centre-ville. Elle avait pris directement une 4X4 qui devait la conduire bien plus loin, au fin fond de la brousse. C'étaient des chercheurs, des gens d'une université américaine ou brésilienne, qui venaient pour étudier les bêtes sauvages. Dans ce cas, où était Popaul ?

Peu à peu, le hall se vidait. Bientôt il ne resta plus personne, hormis le personnel disparate, quelques badauds désœuvrés, et un passager solitaire, debout au milieu de la salle. Mbira l'avait remarqué tantôt, au débarquement de l'avion, sans vraiment s'arrêter sur lui. Maintenant sa présence s'imposait, tant le hall était vide et sa mine digne d'intérêt. Il était élancé, mince, presque osseux, et vêtu d'une longue veste de cuir noir serrée à la taille, à la manière des cow-boys. Par-dessus les revers débordaient les dentelles d'une chemise blanche immaculée, ouverte sur le haut de la poitrine. Un pantalon gris d'alpaga rehaussait ses jambes interminables, mais pas au point de recouvrir de jolis bottillons noirs, à la pointe légèrement effilée. Sa peau, noire pourtant, était différente de celle dont Mbira avait l'habitude, la sienne propre et celle de bon nombre de zombies qu'il croisait chaque jour de sa vie, ce brun presque terne, affadi par la dartre. Là, il s'agissait d'un noir lumineux, presque violet, dont l'éclat était rehaussé par d'interminables cheveux lisses, au noir de jais, qui se répandaient en vagues souples jusqu'à la naissance des reins. Il semblait attendre

quelque chose, ou quelqu'un, au milieu de ce hall sans relief qu'il écrasait de sa haute silhouette et de sa distinction.

Poussé par une inspiration subite, Mbira s'avança vers l'homme. Il lui demanda s'il n'avait pas vu Popaul à Libreville. Comme si tout le monde pouvait connaître Popaul, à Libreville... C'est vrai, lorsqu'on avait passé comme Mbira vingt longues années à l'intérieur, on avait l'impression que les mêmes règles sévissaient partout. Mais Libreville, c'était la capitale, un fourmillement incessant de monde, un grain de sable comme Popaul ne pouvait que passer inaperçu. Même si c'était le plus joyeux des boute-en-train, un compagnon inestimable, un garçon accommodant.

L'homme avait mis un certain temps à réaliser. C'était à lui qu'il s'adressait ? Mbira dut insister, en changeant cette fois de question. 'Vous attendez quelqu'un, ou bien vous voulez un taxi, vous voulez aller au centre-ville ?'. Oui, il attendait quelqu'un, mais on semblait l'avoir oublié. Ça l'amusait – Mbira ne l'avait pas vu sourire. Mais sa voix était belle, un peu rauque mais modulée. Il attendrait encore un peu, après il serait contraint de prendre un taxi. Pour le moment il allait attendre. Mbira sourit à son tour. Non, il n'était pas un taximan, seulement un enseignant en affectation disciplinaire dans ce trou perdu, mais il ne verrait aucun inconvénient à prendre le Monsieur, si le Monsieur lui indiquait où le déposer. La ville était si petite qu'il la connaissait par cœur. Encore que – nouvelle inspiration ! – ça ne le gênerait pas d'avoir un invité pour aujourd'hui. Popaul – c'était un ami à lui –, Popaul lui avait fait faux-bond, alors que pour l'occasion sa femme leur avait mijoté un de ses délices, un paquet de silures au chocolat indigène ! Si le Monsieur voulait, puisqu'il semblait venir pour la première fois à Koulamoutou, Mbira lui ferait les honneurs de

sa table, le plat fétiche de la région, des silures au paquet ! Son invité lui en dirait des nouvelles ! L'autre avait paru contrarié sur l'instant, presque agacé, et puis, après avoir regardé à nouveau autour de lui, il avait tiré sa montre des profondeurs de son veston, une belle montre argentée, avec une longue chaîne, avant de hausser les épaules. Mbira avait pris ça pour un accord. Le Monsieur n'avait pas de bagage ? Non, seulement cet attaché-case noir. Il n'était pas lourd ? Mbira tendit la main, mais l'homme écarta ostensiblement son bien. Il le garderait avec lui. Pas de problème. Comme il voulait. Mbira lui avait ouvert la portière, s'était assuré que tout allait bien, et les voilà tous deux partis. En route pour le centre-ville.

En chemin – comme la plupart des aéroports, celui de Koulamoutou était à une équipée de la ville – Mbira n'avait cessé de parler, de lui-même, de ses frustrations, de sa petite famille qui s'en sortait vaille que vaille. On n'avait pas idée d'expédier quelqu'un dans un bled comme Koulamoutou, pendant des années, et faire après comme s'il était mort. Si Mbira n'y prenait garde, s'il ne se démenait pas un peu – c'est ce que lui répétaient ses amis –, s'il ne se débrouillait pas à rencontrer le Ministre-Député-Maire de la province lors d'une de ses rares visites aux populations, eh bien, il allait finir sa carrière là, comme un pauvre enseignant qu'il était. C'était vraiment dommage, pour quelqu'un d'aussi valable. L'autre l'avait écouté distraitement, hochant de temps en temps la tête pour lui donner le change, jusqu'à ce qu'il l'interrompît soudain, d'une question aussi abrupte qu'indiscreète : qu'est-ce que Mbira avait fait pour mériter un tel oubli ? Un autre que Mbira aurait été désarçonné, embarrassé, mais notre ami saisit la balle au bond, comme un noyé agripperait une perche. Il n'avait rien fait de grave, c'était sa femme. Sa femme ? Oui, sa

femme, elle était la cause de... C'est-à-dire... C'était l'une de ses anciennes élèves... Ah ! L'homme s'était soudain raidi, comme sous l'effet d'un dard invisible. En un éclair sa distraction de tantôt avait cédé la place à une attention vive, presque douloureuse. Il semblait boire aux lèvres de Mbira, les confidences que ce dernier ne demandait qu'à partager.

Oui, il le reconnaissait, c'était l'une de ses anciennes élèves. Il l'avait connue alors qu'il faisait ses premiers pas d'enseignant à l'Institution Immaculée Conception de Libreville. Il avait fondu devant cette fillette gracile et rêveuse, aux grands yeux de biche naturellement soulignés de noir. Dès leur premier regard, une seule pensée l'avait habité, serrer la fillette tout contre sa poitrine, et l'étouffer de son amour impie et sacrilège. Du fantasme à la réalité, il n'y a souvent qu'un pas que Mbira avait fini par franchir. Il retint son élève une fin d'après-midi, sous prétexte d'un exercice à terminer. Une fois seul avec elle, Mbira se jeta sur la petite de toutes ses griffes acérées. Elle tenta bien de se défendre, mais Mbira avait les forces décuplées par plusieurs nuits d'anticipation et d'abstinence. Il éclata les frêles réserves de sa victime et en conquit le trésor intime. Le mal était fait. Par crainte ou par pudeur, la fille ne trahit jamais son martyre, mais face à ses yeux désormais cendrés d'une indicible détresse, Mbira perdait toute contenance, bafouillait ses enseignements. Un jour, il n'y tint plus, et courut vomir son forfait aux pieds attentifs et miséricordieux de l'Archevêque. En vertu d'un dicton populaire, le renégat ne fut pas révoqué, mais on l'expédia à 'l'intérieur', à condition qu'il prît – ç'avait été l'ultimatum des parents – la fillette pour épouse 'devant Dieu et devant les hommes'. Mbira aurait signé des deux mains pour obtenir un simple pardon. Il embarqua son épouse de quatorze ans, ses

rare meubles et ses vieux livres, et rejoignit son nouveau poste d'affectation, conscient qu'il enterrait aussi bien le souvenir de sa bourde que l'espoir d'une brillante carrière. Unique consolation, mais de taille, la fille s'était avérée peu à peu une épouse aimante et sagace, qui ne lui avait jamais fait porter le chapeau de leur disgrâce précoce. Au contraire, elle tentait de lui rendre la vie moins pénible, en se multipliant sur tous les fronts, en faisant face à une adversité inexorable. Sans elle, Mbira le reconnaissait, sans son caractère égal et son optimisme irréductible, il serait descendu encore plus bas dans l'abandon et la luxure. Elle était son soleil et sa lune, la dernière branche à laquelle il se raccrochait. Non, non, il n'exagérait pas. Le Monsieur la verrait, il jugerait sur pièces. D'ailleurs, on arrivait.

A la descente, ils furent accueillis par une marmaille d'enfants, terreux, teigneux, dégoulinants de morve et effarés par les pétarades du moteur – on l'entendait bien en effet, la voiture ayant accroché son échappement aux cailloux de la route. Mbira fit les présentations. C'étaient les enfants des voisins, il n'y avait pas classe le samedi, et ces chenapans en profitaient pour faire le souk dans sa cour. Avec la permission des enfants de Mbira, bien entendu. Seulement, en entendant la voiture de leur père, ces derniers étaient rentrés précipitamment dans la maison, pour se pencher sur leurs cahiers – avec toute cette sueur qui leur coulait du front ! – et faire semblant d'être studieux. L'invité les verrait bientôt, la poussière au visage et du sable dans les cheveux, mais c'était déjà mieux que les poux des voisins – Mbira disait ça sans méchanceté, évidemment... Les siens étaient des enfants charmants, attachants ; ils avaient été éduqués dans le respect et l'attention envers autrui. Surtout qu'ils en voyaient tous les jours entrer et sortir des 'frères', des 'tontons', des 'tantines' ! L'invité ne serait qu'un 'tonton' de

plus, libre à lui de marquer son passage. Mais attention, il ne fallait pas faire de jaloux !

Mbira dut présenter son hôte à tous les enfants qui surgirent bientôt comme une bourrasque et promenèrent l'invité dans tous les coins d'un salon propre et engageant. Ils ne furent pas subjugués outre mesure par l'étranger, même si ses dentelles bouffantes et surtout ses cheveux lisses, soyeux, semblaient une aubaine incroyable pour leurs petits doigts poisseux. Seule la mallette les intéressait au plus haut point, mais le tonton... – 'Chris', compléta-t-il – ne permit à personne de la toucher, même pas au petit dernier, Junior, qui donnait l'impression d'avoir toujours vécu sur ses genoux.

Alarmée par tout ce raffut, la jeune épouse sortit de la cuisine où elle semblait demeurer en transfuge. Mbira n'avait pas menti, elle était vraiment belle, majestueuse même, malgré ses cheveux en bataille et précocement blanchis, sa longue robe défraîchie par les nombreuses lessives et les incessantes reprises. Ses yeux surtout retenaient l'attention, grands, profonds et soulignés de cernes noires qui en accentuaient le mystère. Elle reçut l'étranger avec une chaleur mêlée d'anxiété, comme une personne habituée aux frasques de son mari et d'autant plus inquiète de leurs répercussions futures. Elle parvint à écarter les enfants – à l'exception de l'indéracinable Junior – et servit aux hommes une sorte d'apéritif. Les silures seraient bientôt prêts ; elle les pria de patienter. En attendant l'événement, les deux hommes continuèrent à parler. Du moins Mbira poursuivit son monologue, pendant que son hôte somnolait, le visage dans ses longs cheveux, avec Junior en cavalier sur son ventre. Il donnait même l'impression de s'être tout à fait endormi, lorsque, comme tantôt dans la voiture, un passage dans le récit éveilla son attention, le tirant brutalement